

Dans les années 1980

la réussite flamboyante de Nasser Sabeur, jeune commerçant algérien, fait la une des journaux locaux et nationaux. À partir d'un premier magasin établi sur le cours Belsunce, l'enseigne Papi (copie des magasins Tati) essaime dans Marseille et dans d'autres villes françaises. Le système Papi consiste à vendre à très bas prix de la confection qu'il fait fabriquer dans les pays d'Extrême-Orient. Après une expansion très rapide, portée par la demande des « touristes » algériens et une extension tout azimut de ses activités, Nasser Sabeur se retrouve au bord de la ruine au début des années 1990, quand le flux du commerce avec l'Algérie se tarit, et qu'il subit plusieurs contrôles fiscaux. Il ne reste plus aujourd'hui que le premier des magasins de l'enseigne.

C'est un serpent, un mambo vert, qu'il tient à bout de bras, lové dans un bocal de formol. « Il m'a mordu le mois dernier dans un pays d'Afrique noire. Normalement, on meurt au bout de deux heures. Mais je suis toujours là, c'est un signe que la baraka est revenue. » Nasser Sabeur sait parler à la presse. En témoigne la pile de coupures de journaux qu'il pose immédiatement sur la table. Habile marchand, au flair toujours sûr, il égrène ses récentes réussites : « Dernièrement j'ai réussi quelques coups en sortant les maillots de foot imprimés en arabe. J'ai senti que les caractères arabes allaient marcher. Et puis il y a *Marseille Breakdown* qui m'a été inspiré par la chanson de Bougha dans le film *Comme un aimant*. J'en ai vendu cent mille pièces. Mais l'essentiel est de trouver le support le moins cher, la bonne idée vient après. » Ce ne sont que des « petits coups », comme il dit. Rien à voir avec les 800 millions de chiffre d'affaire annuel que ses sociétés réalisaient dans les années 1980. Avant la chute, avant la « ratonnade fiscale » dont il dit avoir été victime.

D'ailleurs, il a toujours à portée de main les documents qui attestent des non-lieux qui ont finalement sanctionné les poursuites dont il a fait l'objet pendant sept ans. « On m'a poursuivi pour travail clandestin, abus de biens sociaux, faux et usage de faux. Aucune

charge n'a été reconnue contre moi. Mais j'ai dépensé toute mon énergie à me défendre. »

Pourtant, Nasser Sabeur est un enfant de la crise, il a appris à se sortir des situations difficiles. Fils et petit-fils de tailleurs kabyle, il est arrivé en France en 1974 : « C'est dans ces moments que l'on peut sortir de l'anonymat. La crise fabrique des hommes et des promotions sociales, mais, à Marseille, certains n'ont pas apprécié qu'un Arabe réussisse si bien, et ils ont tout fait pour me détruire. Aujourd'hui, certains Arabes sont plébiscités, mais à l'époque, il n'était pas bon de sortir du lot. Mais, nous, les Maghrébins, n'avons pas la culture de l'argent. Nous savons mieux gérer la misère que la fortune. Je crois qu'il faut prendre modèle sur la communauté juive de France. Faire de l'argent pour permettre que la génération suivante puisse faire des études et constituer une élite. »
Aujourd'hui, il est en quête de crédibilité, à la recherche d'un honneur commerçant perdu. Il a fait une grande partie de sa fortune dans le commerce entre la France et l'Algérie, en anticipant sur les aléas politiques.

« L'Algérie vit dans une économie de pénurie organisée. Un jour, en prospectant le marché roumain, je me suis aperçu que l'Algérie ressemblait plus à ce pays qu'au Maroc ou à la Tunisie. C'est la culture politique qui prime sur la culture d'origine. » Nasser Sabeur tente de suivre le sens de l'histoire. Son flair indéfectible a toujours été sa force. « Bien avant la guerre, j'ai senti qu'il fallait diversifier ses activités, et miser sur la clientèle locale, mais je n'ai pas eu le temps de mettre mes idées en œuvre. Victime du racisme, j'ai aussi été critiqué par mes semblables, par ma propre communauté. Parce qu'on critique toujours ceux qui nous ressemblent, c'est un effet de balancier. » Aujourd'hui, il se veut discret, généreux en conseils, avare de visibilité : « Plus vizir que calife. » Il se refait une place au soleil, très discrètement. Il prospecte les pays d'Afrique noire pour se lancer dans le commerce de pierres précieuses. Mais il se veut discret, ne recherche plus le strass. Car Nasser Sabeur veut redevenir quelqu'un, pour l'honneur avant tout.

Cet article est paru dans l'hebdomadaire marseillais *Le Pavé*, n° 150, du 29 mars au 4 avril 2001.

